

Lydie Grandet

« Il faut le temps * »

Freud très tôt déplorait la durée des cures analytiques – pourtant alors de quelques mois ! – et il concluait que l'inconscient ne connaît pas le temps. Aujourd'hui, dès qu'on dit « psychanalyse », vient aussitôt l'idée d'un temps long, voire interminable. Lorsque quelqu'un prend rendez-vous, fréquemment, l'intéressé demande d'emblée combien de temps cela va lui « prendre ». C'est conforme à notre monde contemporain qui fait du temps « un avoir », qui aurait sa valeur marchande – j'en veux pour preuve les « plans d'épargne-temps » instaurés dans certaines entreprises, on « hypothèque » son temps et on écarte les activités « chronophages »... Nous sommes entrés dans l'ère du « temps réel », faisant oublier que, sans doute, chacun a à affronter le réel du temps, de son temps, dont il ne sait rien. Nous sommes inondés de plans de lutte contre le vieillissement, cependant, vieillir est une chance !

Ces quelques remarques m'amènent à évoquer un point que je ne développerai pas davantage concernant la durée des cures : je note qu'aujourd'hui, à la différence d'il y a vingt ou trente ans, les patients/impatients ont beaucoup de difficultés à donner de leur temps pour leur analyse et à accepter un rythme soutenu de séances hebdomadaires. S'ajoutent à cela des raisons économiques, liées notamment à la précarité de l'emploi des jeunes générations, aux déplacements, à la charge qui revient aux familles monoparentales, réalités dont nous devons tenir compte je crois et qui contribuent à ce que les analyses « s'étirent » dans le temps.

Se pose une question pour les analystes aujourd'hui : doit-on écarter l'offre d'une analyse à qui ne peut pas s'engager à assurer au moins deux séances par semaine, comme on me le disait récemment ?

J'ai choisi toutefois pour cette première séance du séminaire École, cette année « La durée des analyses, ses raisons », de considérer plutôt ce qui a changé dans l'orientation d'une cure analytique depuis et avec l'enseignement de Lacan. Le premier constat, évident, porte sur la fin de la cure : une fin de cure actuellement n'a plus rien à voir avec ce qui était

considéré comme tel par beaucoup d'analystes dans les années 1980 et qui, sans doute, a conduit Lacan à la dissolution de son École.

Première déclinaison du « Il faut le temps » dont j'ai fait mon titre. Il faut le temps, en effet, qu'accès soit donné au texte du séminaire, il faut le temps qu'il se travaille et il faut encore le temps qu'opèrent les effets de transmission *via* les cures, spécialement la direction de la cure, l'orientation de l'analyste et l'acte analytique, puisque nous savons bien que la transmission de la psychanalyse ne se produit que par le biais de l'expérience.

Les passants qui se présentent à la passe aujourd'hui témoignent souvent de plusieurs décennies d'analyse certes, mais souvent aussi avec des analystes différents. Qu'est-ce qui les a guidés, orientés, dans leurs choix de changement d'analystes ? Bien sûr, il peut y avoir des raisons liées à la contingence (déménagement par exemple) ; il y a aussi les avancées du mouvement analytique qui pointent des écarts d'orientation qui ne sont pas sans effet pour les analysants un peu « avertis » – je veux dire ceux qui s'intéressent aux textes, qui les travaillent et qui sont « acteurs » de leur analyse. Ce point est en lien avec les avancées du transfert et il est clair que selon les moments de la cure les modalités du transfert varient. Il faut du temps parfois pour se rendre à l'évidence qu'on perd son temps (et son argent !) dans une analyse qu'on croit lacanienne, orientée à partir du dernier enseignement de Lacan, une analyse orientée par le réel, quand on prend la mesure que la cure est menée « au Nom du Père »... Je note que c'est souvent à la faveur d'une contingence que se produit cette « prise de conscience ». Ma récente expérience dans le cartel de la passe m'a permis d'entendre, grâce au passeur qui l'a relevé, le témoignage de cet analysant pour qui, constatant que son analyse était installée dans le ressassement et qu'elle ne touchait pas les points de jouissance en lien avec la répétition, c'est un « Mais qu'est-ce que je fais là ? » qui l'avait décidé à s'adresser à un autre analyste qu'il considérait plus « courageux »...

Il a fallu à Lacan le temps de penser la psychanalyse et de formaliser ses fins. Dans les premiers temps de son enseignement, il a centré ses recherches sur le symbolique et ses effets sur l'imaginaire, situant le sens au croisement de l'imaginaire et du symbolique. Alors, l'analyse avait pour visée la production de sens – parce qu'il y a une quête du sens dans toute demande d'analyse – et l'interprétation produisait du sens nouveau, illimité. Lorsque Lacan introduit la causation du sujet et le processus d'aliénation-séparation, s'ouvre un autre pan de son enseignement qui prend en compte la dimension du réel et ses incidences sur la direction de la cure, faisant de l'inconscient « la coupure en acte ¹ » entre le sujet et l'Autre.

« L'avènement du sujet » s'accompagne de « l'opacité de l'être » et il reviendra à l'analyste de viser le réel de « cette palpitation dont le mouvement de vie est à saisir ² », un analyste « informé et *mis en cause*, soit : s'éprouver assujetti à la refente du signifiant ³ ». Lacan, en 1964, souligne « mis en cause » : ainsi se profile déjà la formalisation du discours de l'analyste dans lequel l'agent est l'objet *a*, l'analyste occupant la place de semblant d'objet. Le ressort du transfert devient l'attente de l'avènement de l'être du sujet en rapport avec le désir de l'analyste. À condition toutefois de prendre en compte la précision que nous donne Lacan quelques années plus tard : « L'inconscient s'articule de ce qui de l'être vient au dire ⁴. » Pas tout de l'être vient au dire, seulement une part, que le terme « parlêtre » fait résonner.

La fin du séminaire *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse* orientait déjà le désir de l'analyste vers l'obtention de « la différence absolue », tranchant avec les fins de cure par identification à l'analyste, laquelle, il faut bien dire, venait souvent relayer les identifications du sujet mises à mal dans la cure.

« À l'étant, il faut le temps de se faire à être. » C'est dans « Radio-phonie », en 1970, dans la réponse à la quatrième question ; Lacan y souligne qu'il « joue du cristal de la langue pour réfracter du signifiant ce qui divise le sujet ⁵ », et il « joue » en effet, au sens d'introduire un bougé, puisque les homophonies se bousculent, l'étant-le temps, nœud-ne, l'émoi-le mois, le « faut du temps »-« *la faux du temps* » et bien sûr l'équivoque falloir-faillir qu'il fera jouer dans le séminaire *Encore* pour produire les catégories de jouissance ! J'ai choisi de m'arrêter sur cette phrase : « Mon épreuve ne touche à l'être qu'à le faire naître de la faille que produit l'étant de se dire » ; je la lis ainsi : il faut du temps pour qu'une analyse ouvre à se faire à désêtre ! J'y souligne l'homophonie naître-n'être. Nous pourrions aussi relever l'être et lettre puisque ce texte précède de peu le séminaire *D'un discours qui ne serait pas du semblant*. Il faut du temps pour qu'une analyse ouvre à se faire à désêtre et c'est une épreuve qui fait preuve.

Le temps de se dire, c'est celui qui, avec la traversée du fantasme, donne chance au sujet de rencontrer ce qu'il s'efforçait de recouvrir concernant le sexe et la mort, la vérité et le savoir, ouvrant à l'acte et à la conclusion que la procédure de passe recueille. Il y faut la contingence, qui, par définition, ne se programme pas. Se faire à désêtre, c'est ce qu'un analyste se doit de supporter dans l'acte puisqu'il n'est pas sujet lorsqu'il opère comme analyste. Heureusement, dans sa vie, il en va autrement !

L'analyste tel que Lacan le présente dans la « Note italienne » relève du pas-tout et doit porter la marque d'un réel. Pour ce faire, « il doit avoir cerné la cause de son horreur, de sa propre, à lui, détachée de celle de tous, horreur de savoir ⁶ ». Cela emporte des conséquences : l'aperçu du sinthome permet de renouer autrement réel, symbolique et imaginaire et ouvre à la satisfaction de fin. Cependant, comme le faisait remarquer Colette Soler, « c'est du "se dire" perpétué que la jouissance qui "se produit d'effet de texture" trouve parfois à résister à la conclusion qui y mettrait un terme, le sujet ne s'instruisant qu'au prix d'un renoncement ⁷ ». Prendre acte de l'impossible oblige en effet à renoncer à l'impuissance, laquelle fait croire à un possible. Sans doute cela contribue-t-il à ce que les analyses soient aussi longues !










Pour terminer, j'aimerais évoquer un point dont on ne parle plus beaucoup dans nos rencontres d'École, celui des entretiens préliminaires. Ils sont pourtant la clé de l'entrée dans le discours analytique et exigent la présence « du » psychanalyste. En quoi les avancées sur la fin de la cure et ses suites ont-elles des incidences et emportent-elles des modifications – ou pas ? – sur les exigences quant aux conditions d'entrée ?

Pourrait-on faire l'hypothèse que le style des entretiens préliminaires conditionne la durée des analyses et « l'éternisation » du transfert ? La réponse est évidente quand il n'y a pas d'entrée dans le discours analytique et qu'on en reste à « l'armature des bons sentiments ⁸ » dont parlait Lacan pour désigner les psychothérapies. Y aurait-il un lien entre la manière de conduire les entretiens préliminaires et les cures qui peinent à se conclure ?

En quoi l'apport de Lacan avec les nouages borroméens et « la passe par le borroméen généralisé toujours recommencée ⁹ » comme finalité de la cure modifie-t-il ce qui est à mettre en chantier (chant-y-est) dans ce temps des entretiens préliminaires ?

Mots-clés : transmission, expérience, entrée.

*↑ Intervention au séminaire EPFCL « La durée des analyses, ses raisons », Paris, le 16 octobre 2014.

1.  J. Lacan, « Position de l'inconscient », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 839.
2.  *Ibid.*, p. 844.
3.  *Ibid.*, p. 834.
4.  J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 426.
5.  *Ibid.*
6.  J. Lacan, « Note italienne », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 309.
7.  C. Soler, « Le plus de temps », *Hétérité*, n°3, 2002, IFCL-EPCL.
8.  J. Lacan, « ... Ou pire », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 232.
9.  M. Bousseyroux, *Lacan le Borroméen*, Toulouse, Êrès, 2014, p. 271.